DU TYPHUS

N.° 12.

EN GÉNÉRAL,

AVEC UNE DESCRIPTION DE CELUI QUI RÉGNA EN ANDALOUSIE PARMI LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN 1808,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 janvier 1817, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR PIERRE-JEAN CHAPELAIN, natif de Lamballe,

Département des Côtes-du-Nord ;

Ex-Chirurgien Aide-Major aux armées, et Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris.

.... *Quæque ipse miserrima vidi,*
Et quorum pars magna fui!.......
ÆNEID., lib. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1817.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

TO

ROBERT HOPE ESQ^R,

MY UNCLE,

AND

MISS MARY HOPE,

MY SISTER-IN-LAW.

As a proof of an everlasting gratitude and friendship.

A

MONSIEUR MICAULT,

DE SOULLEVILLE.

Témoignage du plus profond respect et de la plus vive reconnaissance.

P. J. CHAPELAIN.

INTRODUCTION.

En prenant le *typhus contagieux* pour sujet de ma dissertation inaugurale, je sais la tâche difficile que je me suis imposée. Déjà un grand nombre de candidats sortis de cette Ecole ont traité cette maladie avec toute l'attention qu'elle méritait; et tout récemment encore, des médecins aussi célèbres que recommandables nous ont donné du typhus en général une description qui ne laisse rien à désirer. Vouloir écrire après eux, ne serait que glaner dans un champ où tous les épis auraient été ramassés avec soin : aussi, suis-je loin d'avoir cette prétention. Je me bornerai seulement à présenter aux savans professeurs dont je m'honore d'être l'élève, quelques observations recueillies pendant mon séjour à Loxa, où je passai six mois dans la plus affreuse captivité. Mais avant d'entrer en matière, je crois devoir faire connaître les motifs qui m'ont déterminé à parler du typhus contagieux d'une manière toute particulière; les circonstances pénibles dans lesquelles je me suis trouvé ne m'ayant que trop fourni

les moyens d'observer cette maladie dans toutes ses complications.

Après la courte et malheureuse campagne d'Espagne, des mois de juin et juillet 1808, l'armée française fut obligée de capituler à Baylen en Andalousie, à la suite d'une affaire qui entraîna tous les désastres que nous éprouvâmes dans ce pays jusqu'en 1814. J'étais alors attaché au deuxième régiment provisoire de cuirassiers. Les droits de la capitulation ayant été violés, nous fûmes déclarés prisonniers de guerre, et traités avec toute la cruauté dont était susceptible un peuple qui se vengeait. Dès ce moment, le moral des soldats s'affecta vivement. Les vexations qu'ils eurent à essuyer, jointes aux fatigues et aux privations qu'ils avaient éprouvées antérieurement, toutes ces causes réunies développèrent bientôt le germe du typhus, dont je vais donner la description. Cette cruelle maladie ne tarda pas à exercer ses ravages sur la plus grande partie de notre armée; un très-petit nombre échappa à la contagion. Tous les prisonniers enfin en eussent été infailliblement les victimes, si les autorités espagnoles n'eussent pris la précaution d'envoyer à Xérès et à Cadix ceux qui n'en étaient point atteints.

Le danger devenant de jour en jour plus imminent, le régiment dont je faisais partie reçut l'ordre de rester

à Loxa, ville située dans le royaume de Grenade. A cette époque, l'hôpital pouvait à peine contenir le nombre des malades qui s'y présentaient. Parmi ceux de mon régiment qui y furent admis, tous succombèrent; ce qui me fit solliciter du *corrégidor* la permission de ne pas y laisser entrer les autres soldats confiés à mes soins. Je fus assez heureux pour obtenir cette faveur, et tout à la fois chirurgien, infirmier et pharmacien, j'allai m'établir dans un vieux château maure, dont la situation me parut des plus avantageuses pour le traitement de la maladie que j'avais à combattre. Ce fut là où j'observai le typhus dans toutes ses périodes, et où je recueillis les observations que je me propose de publier aujourd'hui.

Au premier aspect, de semblables particularités paraîtront sans doute minutieuses; cependant elles deviennent nécessaires pour justifier le plan que j'ai choisi dans cette dissertation. Je diviserai mon sujet en deux parties principales :

Dans la première, je traiterai du typhus en général.

Dans la deuxième, je parlerai, 1.° de celui observé à Loxa; 2.° je donnerai une description très-succincte de cette ville, en y joignant celle de l'endroit que je

choisis pour mon hôpital; 3.° je ferai connaître les causes qui peuvent y avoir donné lieu; 4.° enfin, je terminerai par quelques observations recueillies avec soin pendant le traitement de cette maladie.

DU TYPHUS

EN GÉNÉRAL,

AVEC UNE DESCRIPTION DE CELUI QUI RÉGNA EN ANDALOUSIE PARMI LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN 1808.

PREMIÈRE PARTIE.

Du Typhus en général.

Le typhus, τύφος ou τυφλός des Grecs, est une maladie qui paraît avoir été connue dans les temps les plus reculés; et sans faire attention aux différentes dénominations qu'on lui a assignées, on verra que son caractère et les causes qui l'ont développées semblent avoir été constamment les mêmes, d'où il paraît plausible de conclure que, si les médecins, tant anciens que modernes, n'ont point été d'accord dans leurs définitions, c'est qu'ils avaient cru devoir rapporter les principaux symptômes du typhus à d'autres maladies. C'est ainsi que, croyant y reconnaître un principe de *putridité*, uni à des symptômes nerveux, *Mertens* l'appelle *febris putrida nervosa*; que *Linde* lui donne le nom de *fièvre contagieuse*, la regardant évidemment comme telle.

Les plus anciens médecins grecs ont observé cette maladie avec

attention ; si l'on s'en rapporte à un des ouvrages avoués d'*Hippocrate*, ayant pour titre : *de Morbis populor. lib.* 2 *et* 3, ce grand observateur employait le mot *typhus* pour désigner un symptôme, et non une espèce. *Galien* paraît s'être éloigné de la vraie signification du mot, lorsqu'il regarde cette fièvre comme une fièvre continue et ardente, mais symptomatique, et développée à l'occasion d'un érysipèle au foie. Cependant il prend en considération le symptôme essentiel du typhus (la stupeur), puisqu'il servait à fixer la dénomination de *typhomanie*, qu'il donne à cette fièvre. Il la définit : *Affectus ex phrenitide et lethargo mixtus in quo delirant ægri et somniculoso torquentur comate ex bilis et pituitæ permixtione.* Les Arabes imitèrent le médecin d'Antonin et de Marc-Aurel dans la signification du mot *typhus*. *P. Forestus* fut aussi du même sentiment en rapportant l'histoire d'une inflammation du foie qui se termina par suppuration. Il considère même toutes les fièvres érysipélateuses comme autant de typhus, quoique *Galien* n'eût appelé *typhodes*, τυφώδης, πυρετὸς, que la fièvre qui était accompagnée d'érysipèle au foie.

C'est principalement dans le quinzième siècle qu'on a donné des descriptions exactes du typhus. Si on parcourt les auteurs, il est facile de voir que la maladie qui régna en Italie, parmi les troupes françaises, en 1528, et rapportée par *Math. Unzer*, sous le titre *de lue pestiferâ*; celle qui ravagea l'armée de Charles-Quint, devant Metz, en 1552, et celle qui se déclara en Hongrie en 1556, n'étaient rien autre chose que de véritables typhus. On trouve aussi dans les annales de tous les peuples des descriptions de maladies qui ont le plus grand rapport avec celle que je décris ; mais elles sont, pour la plupart, incomplètes. C'est ainsi que quelques médecins regardent comme un typhus la peste d'Athènes, décrite par *Thucydide*. Qui ne reconnaîtrait dans l'épidémie rapportée par *Diodore*, et qui détruisit la plus grande partie du camp des Carthaginois, ce même typhus qui ravagea, en 1814, l'armée française sur les bords du Rhin, après la retraite de Leipsick ?

La synonymie du typhus varie d'après différentes circonstances : quelques auteurs n'examinant que le genre de fièvre dominant, l'ont décrit sous les noms de *fièvre putride, nerveuse, maligne*, etc. D'autres, ne considérant que les épiphénomènes, l'ont appelé *fièvre pétéchiale, fièvre dysentérique.* D'après les lieux où il se déclare le plus ordinairement, un grand nombre de médecins le nomment *fièvre d'hôpital, de lazareth, des prisons, des vaisseaux, des camps, des villes assiégées.* Huffland l'appelle *peste de guerre ;* plusieurs auteurs, *typhus ordinaire*, pour le distinguer du *typhus oriental.* Enfin, comme il est la cause d'une grande mortalité, les gens du monde lui donnent le nom de *peste.*

Cullen, d'après *Sauvages*, adopte dans sa Nosologie méthodique la dénomination de *typhus*, pour désigner ce genre de fièvre qui se caractérise par un affaiblissement marqué, essentiel de tous les principaux systèmes de l'organisme, ou au moins de quelqu'un d'entre eux. Certes, une semblable définition convenait parfaitement bien, puisqu'elle offre le symptôme le plus saillant de la maladie. Cependant ce fameux nosologiste ne craint pas d'avouer, dans ses Élémens de médecine pratique, qu'il serait difficile d'assigner la place exacte que doit occuper cette maladie dans un cadre nosologique. Voici comme il s'exprime à cet égard : *At the same time J think that limits between the* synochus *and* typhus *will be with difficulty assigned, and J am disposed to believe that the* synochus *arises from the same causes as the typhus and is therefore avariety of it, etc.*

Le court espace que je me suis prescrit ne me permettant pas de citer d'une manière particulière tous les auteurs qui ont écrit sur le typhus, je me bornerai à faire connaître ceux qui ont le mieux observé cette maladie ; je citerai, outre ceux dont j'ai parlé plus haut : *Roupe, Pringle, Huxham, Monro, Jackson, Gilbert, Huffland, Hildenbrand,* M. le professeur *Pinel*, et tout récemment M. le docteur *Hernandez.*

Après avoir donné l'aperçu historique du typhus, je vais énumérer les causes qui peuvent contribuer à son développement ; je

les diviserai en *causes occasionnelles* ou *prédisposantes*, et en *causes prochaines* ou *excitantes*.

Causes prédisposantes ou occasionnelles.

On observe le plus souvent le typhus dans les lieux bas et humides, dans le voisinage des tueries, des voiries; dans les villes assiégées, les prisons, les lazarets, les vaisseaux, les casernes encombrées, et en général dans tous les endroits où une réunion considérable d'individus est soumise à l'influence d'émanations délétères. *Gallien* et *Pringle* le regardent comme pouvant être produit par la putréfaction des corps après les grandes batailles; et si l'on en croit *Forestus*, un grand nombre de poissons échoués sur les bords de la mer ont causé cette maladie. Le typhus se développe fréquemment dans les pays chauds et humides, exposés au vent du sud. Il peut être produit aussi par une sécheresse excessive. Il frappe indistinctement toutes les classes d'individus, mais particulièrement les personnes d'une constitution faible. Les sujets délicats, mous, à peau fine, ou qui suent facilement, y sont plus disposés que ceux qui sont robustes, vigoureux, pléthoriques. La rudesse, la malpropreté de la peau paraissent aussi être des causes disposantes; cependant on a observé que les ramoneurs et les personnes qui sont imprégnées de substances grasses y sont moins sujettes.

Cette maladie peut être déterminée par un usage prolongé d'alimens malsains, tendant à la putréfaction, tels que les viandes gâtées, les végétaux altérés; par une nourriture purement animale, par une disette de longue durée, ou par des excès en tous genres. Elle peut être aussi le résultat d'un séjour continuel au milieu des malades, surtout quand on se trouve en contact immédiat avec eux; des travaux immodérés du corps et de l'esprit, des affections morales tristes, telles qu'un chagrin profond, une peur excessive, etc., en un mot, tout ce qui est de nature à diminuer les forces

vitales, et à amener un état de débilité plus ou moins marqué, peuvent développer en nous le germe du typhus.

D'après la division que j'ai adoptée, je devrais parler des causes *prochaines* ou *excitantes*; mais comme la prédominance de l'une de celles énoncées ci-dessus suffit pour produire cette maladie, je dirai que nous y sommes d'autant plus exposés, que nous nous trouvons plus soumis à leur action.

Symptômes précurseurs et propres.

Les symptômes qui ont coutume d'annoncer cette maladie, sont pour la plupart analogues à ceux que nous observons généralement dans toutes les fièvres, et n'ont aucun caractère particulier. Ils consistent seulement dans un changement d'humeurs et de caractère, en un malaise général, une lassitude plus considérable, surtout après l'exercice; un sommeil non réparateur, etc. « Pendant la durée de cet *état prodromal*, dit *Pringle*, on ne se porte pas « assez bien pour vaquer à ses affaires, ni assez mal pour garder « le lit. » Suivant lui, un vomitif administré à cette époque peut arrêter les progrès de la maladie.

Lorsque le typhus est déclaré, au malaise général et à l'engourdissement, succède une douleur de tête violente, qui augmente par degrés. Il survient de la fièvre avec des alternatives de froid et de chaud, qui, de passagères qu'elles étaient d'abord, deviennent permanentes. Le malade éprouve des tiraillemens aux articulations des doigts, aux lombes, aux mollets. On observe alors des symptômes d'irritation générale, tels que l'inflammation des yeux, des fosses nasales, de la gorge, de la poitrine. C'est surtout vers le troisième jour que les yeux rougissent, la douleur de la gorge devient plus incommode; le malade tousse, et l'oppression qu'il éprouve est plus forte. Vers cette époque, ou plus tard, la maladie faisant des progrès, il y a vertiges, bourdonnemens d'oreilles; la fièvre redouble le soir; ses redoublemens sont

plus marqués, et s'accompagnent d'un délire qui augmente chaque jour. Le plus ordinairement, du troisième au cinquième jour, il y a hémorrhagies nasales, ou utérines chez les femmes; elles se répètent plusieurs jours de suite, mais ne procurent qu'un soulagement momentané; alors on observe une diminution du sentiment et du mouvement; le malade présente la physionomie de l'ivresse, souvent il éprouve de la surdité. Du cinquième au septième jour, on voit paraître sur la peau une efflorescence analogue à celle de la rougeole, selon *Huxham;* mais les plaques qu'elle présente sont roses et bleuâtres; elles sont plus circulaires, plus larges, plus discrètes, plus circonscrites, et même plus violettes que celles de la rougeole; elles sont rares, et souvent interceptées au visage; elles sont plus ou moins nombreuses, surtout aux bras, à la poitrine, aux lombes, au ventre, et au haut des cuisses. Cette efflorescence présente un peu de saillie; son apparition est précédée et accompagnée de dyspnée; et, si l'on observe avec attention cet exanthême, on verra que, dans l'espace de trente-six à quarante-huit heures, la couleur des taches devient plus animée. Ces dernières disparaissent et s'effacent le plus souvent du troisième au quatrième jour de l'éruption; alors l'épiderme se dessèche, et tombe en desquamation. Les auteurs lui ont donné le nom d'*éruption pétéchiale*.

Quand la maladie prend plus d'intensité, la chaleur devient plus vive, le bourdonnement et le tintement d'oreilles sont continuels, la surdité augmente, le délire devient permanent, le visage, de rouge qu'il était avant, pâlit; l'éclat des yeux se ternit, la langue se dessèche, la soif augmente, le pouls s'accélère, les forces musculaires diminuent de jour en jour, la prostration devient générale, et la maladie a le plus ordinairement une terminaison funeste.

D'après les phénomènes que je viens d'énoncer, je distingue, comme M. le docteur *Fouquier*, deux périodes bien distinctes; l'une qui est d'irritation, l'autre d'éruption; on pourrait même en

admettre une troisième, celle de la desquamation, mais elle n'a pas toujours lieu.

Le typhus seul, pur, serait bientôt terminé, s'il n'était accompagné de circonstances indépendantes de son système contagieux. En effet, de combien de complications n'est-il pas susceptible! Tantôt il présente des symptômes d'adynamie et d'ataxie; d'autres fois des symptômes de fièvre inflammatoire, bilieuse, etc. Si je voulais décrire toutes ses variétés, je serais obligé de donner à mon sujet beaucoup trop d'étendue; cependant, comme dans une description générale je ne puis me permettre une semblable omission, je vais énumérer les symptômes de ses principales complications.

Typhus avec diathèse inflammatoire. Cette variété affecte principalement les sujets forts, robustes et d'un tempérament sanguin; alors l'affection catarrhale est plus intense, l'angine plus prononcée, cephalalgie violente, pouls fort, plein et dur; visage animé, langue humide, yeux brillans, le malade est constipé jusqu'à la fin, une hémorrhagie survient quelquefois, l'efflorescence est d'un rouge vif, les forces se soutiennent; et cette fièvre se termine promptement, ainsi que la convalescence.

Typhus avec diathèse lymphatique. Il affecte principalement les gens faibles et délicats, affaiblis par des fatigues, des chagrins, une fièvre de longue durée. *Symptômes propres :* plus de langueur, visage pâle, langue blanche, pouls faible, petit et peu fréquent; diarrhée abondante, urines pâles; l'invasion de la fièvre est graduelle, elle se complique de sueurs, de frissons; sa marche est lente, l'éruption miliaire a lieu.

Typhus avec diathèse bilieuse. Frissons plus violens, céphalalgie frontale, langue recouverte d'un enduit jaunâtre, nausées, sensibilité de l'épigastre; le malade vomit quelquefois de la bile,

et en rend aussi par les selles; on remarque quelquefois une teinte ictérique sur tout le corps.

Typhus avec diathèse putride. Dans cette variété, le prélude de la maladie a une certaine durée. Indépendamment des causes débilitantes qui peuvent y donner lieu, telles que les fatigues, la nostalgie, le séjour des hôpitaux, une suppuration abondante, une dysenterie, les traits caractéristiques de ce typhus sont les suivans : stupeur bien prononcée, prostration des forces, chaleur âcre, langue noire, sèche et fendillée; pouls faible, petit, accéléré; haleine fétide, ventre météorisé, diarrhée fétide, hémorrhagie passive à une époque plus avancée, pétéchies ou meurtrissures, parotides. Cette variété est le plus souvent funeste.

Typhus avec diathèse nerveuse. Il attaque principalement les sujets d'un tempérament nerveux. Cette variété s'accompagne de syncope, de délire permanent, furieux quelquefois; le plus souvent il y a un coma, la langue est rouge, et comme recouverte d'un vernis sec; vertiges dès le début, le malade avale difficilement, le pouls change souvent d'état; il survient des hoquets, les tendons sont agités, il y a carpologie, les urines se suppriment; il peut survenir différentes paralysies, notamment celle de la vessie et des sphincters de l'anus.

Terminaison. On voit, par l'énumération de ces variétés, que le typhus ne se termine pas toujours aux périodes d'inflammation et d'éruption; mais qu'il peut se prolonger avec les symptômes adynamique, ataxique, ou ataxique adynamique. La durée de cette maladie est généralement très-variable, et ses terminaisons sont le plus souvent funestes.

Le typhus se termine ordinairement par desquamation, par des sueurs, par la santé, ou par des maladies qui, le plus souvent, arrivent par métastase. Les accidens qui surviennent dans ce cas dépendent de la différence des organes lésés. Lorsqu'il se termine

heureusement, les crises arrivent le plus ordinairement le quatorzième ou le dix-septième jour, rarement le vingtième : elles peuvent aussi avoir lieu le septième, le neuvième et onzième jour. Elles se font toujours par des sueurs continues, modérées et également répandues sur tout le corps ; elles ont une odeur forte, et ont été regardées, par quelques auteurs, comme le véhicule de la contagion. Pour que cette crise soit complète, ces sueurs doivent être accompagnées de selles fétides et d'un dépôt dans les urines.

La terminaison du typhus par la mort dépend autant de la mauvaise disposition des malades, que de la violence de la maladie, et les circonstances défavorables qui l'accompagnent influent beaucoup sur son intensité. Le typhus le plus régulier peut devenir mortel, si la crise ne suit pas sa marche ordinaire : la mort arrive le cinquième jour au plutôt, ou du quinzième au vingtième jour au plus tard. Elle peut être produite par une prostration générale, par une congestion au cerveau ou aux poumons. La mort peut être aussi l'effet d'un spasme subit, d'une apoplexie ; elle peut également survenir à la suite d'une diarrhée abondante, ce qu'on observe fréquemment chez les militaires contagiés, épuisés par des marches pénibles et des fatigues excessives.

Autopsie. Le typhus contagieux par lui-même n'a pas de lésion particulière que l'on puisse reconnaître après la mort ; il faut qu'il y ait eu complication. Ainsi, lorsque dans le typhus l'adynamie s'est manifestée comme symptôme essentiel, on trouve, à l'ouverture des cadavres, une grande mollesse dans la rate, qui s'en va en putrilage ; souvent la membrane muqueuse des intestins est gangrénée dans certaines parties. Je crois avoir dit plus haut que l'apoplexie était un genre de mort assez fréquent : dans ce cas, il y a turgescence des vaisseaux extérieurs du cerveau, avec un épanchement séroso-sanguin à la base et dans les ventricules latéraux.

Diagnostic. Cette maladie offrant à son début des phénomènes généraux, communs à plusieurs autres fièvres essentielles, le médecin doit nécessairement être arrêté dans son diagnostic. Il doit donc remonter aux différentes circonstances qui peuvent avoir contribué au développement de la maladie, afin de ne point s'exposer à porter un jugement faux, et par suite, à commettre dans son traitement des fautes irréparables.

Prognostic. Le prognostic rationnel le plus sûr dans le typhus, ainsi que dans d'autres maladies, consiste à prédire d'une manière probable une de ses terminaisons. Cette maladie n'est, en général, pas très-grave, surtout si elle a été reconnue à son début, et traitée d'une manière convenable. Son danger dépend particulièrement de l'état des sujets qu'elle attaque, et des circonstances particulières dans lesquelles ils se trouvent : ainsi le prognostic du typhus doit être relatif aux complications. En général, la complication nerveuse est la plus insidieuse et la plus funeste.

Les signes qui peuvent indiquer une terminaison heureuse sont, dans la période inflammatoire : une hémorrhagie nasale, qui procure toujours du soulagement au malade, une diarrhée modérée, le peu d'intensité de l'inflammation catarrhale.

Dans la période nerveuse, une soif modérée est d'un bon augure. L'humidité de la langue, quoiqu'un phénomène rare, est toujours salutaire. On peut encore ranger parmi les signes favorables un pouls fréquent, mais libre et assez développé ; un délire tranquille, l'espoir d'une prompte guérison.

Les signes qui font présager une terminaison malheureuse sont les suivans : dans la période inflammatoire, des vomissemens qui ne soulagent pas les malades, les caractères d'une inflammation générale, l'apparition de tous les symptômes nerveux, etc.

Dans l'état nerveux, les plus mauvais de tous les signes sont, d'après *Hildenbrand*, « la cécité, des larmes involontaires, le « hoquet, la paralysie de la langue, une *mussitation* continuelle,

« l'entier abandon de soi-même, la pesanteur considérable du « corps, la persévérance des pétéchies, un pouls rare, embarrassé, « et en général très-fréquent; des spasmes de la vessie, l'inflam- « mation des intestins et le ballonnement du ventre, la paralysie « ou la contraction des muscles des lèvres laissant voir les dents; « une diarrhée continuelle et débilitante; la dysenterie, etc. L'in- « efficacité des vésicatoires témoigne toujours la plus grande et « la plus dangereuse insensibilité. »

Avant de passer au traitement du typhus et de ses complications, il me resterait à parler de son principe contagieux, sur l'existence duquel les médecins n'ont pas toujours été d'accord; mais il eût été inutile de compiler les auteurs pour en chercher les preuves, trop d'exemples ne nous permettent plus d'en douter.

Traitement général.

Il en est du typhus comme de toutes les maladies simples, c'est-à-dire, qu'il peut se guérir quelquefois par les seules forces de la nature. Les auteurs nous en fournissent des exemples, et l'expérience de tous les temps confirme ce que j'avance. Je citerai à cet égard ce qui arriva pendant l'épidémie de Mayence, en 1813 : lorsque toute la ville était en proie à la plus affreuse contagion, les habitans d'un village voisin, également contagiés, mais avec lesquels on ne pouvait avoir aucune communication, ayant été quelque temps sans recevoir aucun secours de l'art, guérirent cependant par l'action seule des forces vitales; ce fait nous a été rapporté par M. le docteur *Fouquier*, dans une de ses savantes leçons.

Les secours à administrer dans cette maladie se réduisent à peu de chose dans la période de la contagion; il ne faut véritablement agir que dans le cas où les symptômes sont très-intenses et deviennent alarmans.

Traitement prophylactique. Dans le cas d'une épidémie, il faut donner ses soins également à ceux qui se portent bien comme à

ceux qui sont déjà frappés de la maladie. On prendra les mêmes précautions que pour les autres fièvres contagieuses, c'est-à-dire, qu'il faudra isoler les malades, les faire changer souvent de vêtemens. On doit s'abstenir surtout de respirer leur haleine, ni la vapeur de leur transpiration; les lieux où ils seront réunis devront être purifiés d'après le procédé de M. *Guyton-Morveau*, qui consiste à prendre quatre parties d'acide sulfurique (acide vitriolique), cinq parties de chlorure de sodium (autrefois muriate de soude, ou sel commun), et une partie d'oxyde de manganèse : on dépose le sel et l'oxyde, préalablement mêlés et réduits en poudre, dans un vase de verre ou de grès, et l'on y ajoute successivement l'acide; on agite le mélange avec une baguette de verre. Cette opération peut se faire à froid ou à chaud. Dans le dernier cas, elle est plus prompte. On évitera, autant que possible, de se servir des objets des malades atteints du typhus : si les circonstances empêchaient d'agir autrement, il faudrait les désinfecter avant de s'en servir. Si, par devoir ou par état, on était obligé de rester dans les lieux où les contagiés se trouvent rassemblés, il serait nécessaire, pour se préserver de la contagion, de ne point s'arrêter long-temps dans cette atmosphère; de ne pas aller à jeun dans les salles, surtout lorsqu'on est affaibli par une cause débilitante quelconque. Il faut principalement rassurer le malade, et ceux qui craignent de le devenir; car dit Bucham, *la peur tue plus de monde que la maladie.* Et dans ces circonstances, le médecin exerce une trop grande influence sur l'esprit public, soit par l'exemple, soit par la force de la persuasion, pour ne pas chercher à mettre à profit des avantages aussi précieux.

Traitement curatif. On administrera avec avantage un vomitif au début de la maladie; des boissons sudorifiques, telles qu'une infusion légère de sureau, de tilleul, d'œillets rouges animées d'acétate d'ammoniaque, etc., devront suivre l'emploi de ce moyen. On conçoit que ce genre de traitement doit varier suivant le sujet, la période et les variétés du typhus.

La première période étant presque toujours inflammatoire, il faut administrer des boissons délayantes, telles que le petit-lait, les bouillons de veau, de poulet; des infusions mucilagineuses, des boissons acidulées. Chez un sujet robuste, la saignée peut être pratiquée avec succès. *Pringle* et *Huxham* disent en avoir retiré de grands avantages.

Lorsque le typhus est uni à la diathèse lymphatique, on a recours aux aromatiques et aux toniques; quand il prend le caractère adynamique, on administrera le quinquina sous toutes les formes, le camphre, les vins généreux, et tous les cordiaux. Enfin, dans le cas de diathèse nerveuse bien prononcée, il faut employer les antispasmodiques, tels qu'une infusion de tilleul, d'oranger, d'arnica; l'opium, l'éther et les acides minéraux. Si le délire est violent et permanent, on peut le calmer par des applications de glace sur la tête, ou par des linges chauds aux pieds, quand on ne pourra les remplacer par des sinapismes ou des vésicatoires.

Il y a quelquefois des vomissemens spasmodiques: on parvient à les arrêter par l'usage des boissons acidulées, les vins mousseux, les eaux gazeuses, la potion de *Rivière*. Quand les parotides se présentent, on cherche à les résoudre par des cataplasmes émolliens. Enfin, dans le cas de diarrhée, elle doit être calmée par des astringens plus ou moins actifs.

Ici se termine ce que j'avais à dire du typhus en général. Je passe maintenant à la description de celui que j'ai observé en Espagne, ayant renvoyé à la seconde partie les différentes observations que j'ai été à même de recueillir.

DEUXIÈME PARTIE.

Description de la ville de Loxa.

Loxa ou Loja est située dans le royaume de Grenade, à six lieues de la capitale de ce nom; elle est sous le 6° 18′ de longitude, et sous le 37° 20′ de latitude. Le Xénil, qui l'arrose, est une rivière qui prend sa source dans les Alpuxarras, chaîne de montagnes qui se trouve au nord-est de Grenade. Après un trajet d'environ trente lieues, elle va se jeter dans le Guadalquivir. La population de cette ville est de neuf à dix mille habitans; l'air y est assez doux, le terrain très-fertile, mais il n'est peut être pas assez cultivé; il rapporte néanmoins beaucoup de grenades, d'olives, de citrons, d'oranges, de dattes, de câpres et autres fruits du pays; la canne à sucre y croît aussi spontanément, mais comme elle ne parvient pas à une parfaite maturité, on n'en fait pas usage. Joignez à cette description une vallée delicieuse traversée par le Xénil, aussi belle par son site que riche par ses productions, et vous aurez une idée assez exacte de Loxa.

Une vallée qui présentait autant de ressources était certainement l'emplacement que je devais choisir de préférence à tout autre endroit : j'en fis la demande; elle ne me fut pas accordée. Il me fut seulement permis d'aller me retirer avec mes malades au pied d'une montagne, où l'air qui circulait à peine, et les chaleurs étouffantes qui y régnaient, donnèrent bientôt naissance au typhus, dont la plupart des soldats confiés à mes soins furent attaqués. Craignant chaque jour de les voir périr dans un

endroit aussi malsain, j'allai prendre possession d'un vieux château maure, au nord de Loxa, sur une montagne plantée de vignes et d'oliviers. Ce fut là que j'établis mon hôpital, si on peut appeler ainsi quatre ou cinq chambres délabrées, sans portes ni fenêtres.

Mon premier soin, en arivant dans cet endroit, fût de séparer les malades contagiés d'avec ceux qui ne l'étaient pas. Mais cette précaution n'eut pas toute la réussite que j'attendais; malgré mes soins, la contagion gagna tous les soldats, et tous en furent attaqués presqu'en même temps. Qui aurait pu l'éviter, lorsque tant de causes semblaient être réunies pour la propager et la faire naître? Notre constitution avait à lutter contre un climat auquel nous aurions pu nous habituer, si les mauvais traitemens, les privations de tous genres, et une prespective sinistre n'eût porté atteinte à notre santé. L'inquiétude, la crainte, la frayeur, en influant sur le moral, disposèrent à faire développer cette maladie. La nostalgie surtout fut une des causes principales, et je suis bien porté à croire, avec M. *Alibert* « que les peines et les souf« frances de l'âme exercent sur le principe de l'irritabilité une « grande action, et qu'elles disposent ainsi directement le système « humain à recevoir les atteintes qui l'environnent. » On peut encore joindre à ces causes le défaut d'exercice, soit par paresse ou par impossibilité, comme cela a lieu dans les endroits où les personnes se trouvent, comme dans notre situation, renfermées et entassées les unes sur les autres; une nourriture malsaine et insuffisante, etc.

Le typhus que j'eus occasion d'observer présenta d'abord différentes formes; mais les symptômes d'adynamie furent ceux qui se manifestèrent en plus grand nombre. Je pourrais citer, à ce sujet, un grand nombre d'observations; je me contenterai d'en donner quelques-unes de celles que j'ai le mieux observées.

I.re OBSERVATION.

Huit jours après avoir commencé le traitement de mes malades, un des soldats laissés pour servir d'infirmiers se plaignit, pendant trois ou quatre jours, de douleurs dans les membres, d'un sentiment d'accablement général, et d'une céphalalgie assez forte.

Le quatrième jour, langue humide et blanchâtre; douleur à l'hypochondre droit, pouls fort, donnant de cent à cent dix pulsations par minute; face vultueuse. Les deux jours suivans, état érysipélateux de la peau, accompagné de turgescence générale et de taches rougeâtres sur toutes les parties du corps; chaleur forte, somnolence et accablement général.

Au onzième jour, les taches et la turgescence générale sont moins marquées, le pouls est moins fort.

Le douzième jour, moins de somnolence et d'accablement.

Le treizième jour, pouls mou et plein; grande chaleur, tension des hypochondres.

Le quatorzième jour, sueurs pendant la nuit, pouls naturel lorsque je vins le voir le matin; convalescence deux ou trois jours après.

Il est à remarquer que cette maladie s'est jugée par les seules forces de la nature; car le malade n'a voulu prendre, pendant tout le cours de la maladie, d'autre médicament que la limonade végétale que je lui avais ordonnée dès le début, et la crise a eu lieu au quatorzième jour. C'est le seul cas où j'ai pu remarquer, parmi mes malades, la crise arriver au jour regardé comme décrétoire.

II.e OBSERVATION.

M. Devigneux, officier du 26.e léger, était resté pour prendre le commandement des soldats après leur guérison. Il venait ordinairement avec moi, le matin et le soir, lorsque j'allais faire la

visite de mes malades. Vers le dixième ou douzième jour, immédiatement après son souper, il est pris d'une vive douleur de tête, avec chaleur ardente, soif et malaise considérable; la langue est un peu sèche, les yeux brillans, injectés; il se couche, point de sommeil. Le lendemain, langue chargée, douleur de tête, peau chaude, pouls fréquent, soif. (Tartre stibié, deux grains; limonade.) Plusieurs vomissemens, quatre ou cinq selles.

Le troisième jour, même état à peu près. (Il parait désirer sucer des grenades ou des oranges; eau de veau.)

Le quatrième, un peu moins de douleur de tête, soif très-forte, peu de sommeil, dévoiement. (Légère décoction de quinquina.)

Le cinquième, langue sèche, air étonné; le malade souffre toujours de la tête, inquiétude, pouls fréquent, chaleur, soif, le dévoiement continue. (Mixt. mucil. camph., dix-huit gouttes de laud.) Assoupissement et rêvasseries pendant la nuit.

Le sixième, air plus étonné, ne répondant que brusquement à mes questions; langue sèche, dévoiement, douleur de tête. (Même prescription, sinapismes.) Rien de remarquable dans la journée, peu ou point de sommeil.

Le septième, même état; il paraît une éruption pétéchiale sur tout le corps. (Même prescription.) Rêvasseries pendant la nuit.

Le huitième, langue visqueuse, peu chargée; pouls fréquent, un peu serré, réponses brusques, air de mauvaise humeur, visage un peu fatigué; le malade est habituellement assoupi, mais ne se plaint d'aucune douleur. (Mixt. mucil. camph. orang.) Rêvasseries toute la soirée.

Le neuvième, une selle, pouls accéléré; ne paraît pas savoir où il est, et ne me connaissant que par intervalles. Visage un peu rouge; éruption moins apparente. (Décoction de kina.) Agitation et délire une partie de la nuit.

Le dixième, pouls beaucoup plus accéléré, petit, facile à dé-

primer; langue sèche, éruption à peine visible, visage décoloré; ne reconnaissant ni moi, ni le soldat qui le servait; pas de selle. (Mixt. mucil. camph. lav. camph.) Rêvasseries la nuit, une selle.

Le onzième, pouls moins accéléré, très-petit; visage meilleur; il paraît un peu me reconnaître; langue humectée. (Même prescription.) Plusieurs redoublemens dans la journée, accompagnés d'opression, nuit assez calme.

Le douzième, pouls bien moins fréquent, plus soutenu; retour complet de la connaissance; une selle. (Même prescription.) Rêvasseries la nuit,

Le treizième, leger trouble dans les idées, pouls un peu plus accéléré que la veille, un peu faible; langue humide, ventre libre; se plaint de fatigue dans les membres. (Limonade vineuse.) Délire toute la nuit.

Le quatorzième, au matin, pas de délire, langue sèche et visqueuse; pouls plus soutenu, moins accéléré; une selle; sentiment douloureux de fatigue dans les membres. (Décoction de quinquina, lav. camph.) Deux redoublemens dans la soirée; nuit calme ensuite.

Le quinzième, langue humide; elle se nettoie; pouls presque revenu à son état naturel; soif, nulle douleur, idées bien liées. (Même prescription.) Quelques rêvasseries passagères, sommeil assez tranquille.

Le seizième, soif, nulle douleur; il se sent bien; pouls comme la veille. (Mixt. mucil. orang.) Rêvasserie la nuit.

Le dix-septième, par courts intervalles, quelque peu de tronble dans les idées, pouls naturel, langue visqueuse, soif, ventre assez libre. (Même prescription.) Sommeil assez calme.

Le dix-huitième, à peu près même état. (Même prescription.)

Le dix-neuvième, apyrexie complète, soif encore assez vive. Pendant quelques jours les facultés intellectuelles semblent par

fois chancelantes, et la soif tourmente un peu le malade; mais bientôt, ces deux symptômes se dissipent, et la convalescence marche avec rapidité.

Une chose assez singulière, c'est que depuis le commencement de ses rêvasseries jusqu'à la fin, ses idées se portèrent constamment sur un seul objet. Il était de Versailles, où ses parens ont toujours eu leur résidence, et pendant tout le cours de sa maladie, M. de Vigneux s'imaginait porter une grande quantité d'argent de Paris chez lui. A chaque instant, il ne me parlait que d'aller à Paris pour en chercher. Très-souvent dans la nuit, il m'appelait par mon nom, me demandait si je voulais partir; puis ajoutait que, si nous ne nous dépêchions pas, nous ne trouverions plus rien. C'est ce qui l'occupa continuellement depuis le quatrième jour de sa maladie jusqu'au dix-septième.

III.e OBSERVATION.

Aussitôt que M. Dévigneux entra en convalescence, ainsi que tous mes autres malades, il fallut aussi payer mon tribut à cette maladie. Revenant un jour de promener avec cet officier, dans la chambre duquel j'avais toujours couché durant sa maladie, je sentis un malaise et un accablement général, accompagné d'une céphalalgie si violente, que je ne pouvais la comparer à rien de ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. Dans la nuit, agitation, et un peu de délire. (Limonade végétale.)

Les quatre jours suivans, cet état fatigant augmenta, les forces ne diminuèrent cependant pas sensiblement. (Même prescription, trois bouillons par jour.)

Le cinquième jour, mon appétit pour toute chose se perdit entièrement; ma douleur de tête qui avait disparu le troisième jour revint, mais bien moins forte qu'auparavant; dès-lors affaiblissement sensible, mouvemens fébriles vagues. (Quatre onces de vin de quinquina par jour.) La maladie n'en continua pas moins ses progrès.

Les sixième, septième et huitième jours, mêmes accidens, à peu près; douleurs des yeux quand je les remuais; sueurs assez abondantes, urines très-sédimenteuses, langue nette, ventre libre; mouvement fébrile habituel, avec redoublement vers les sept heures du soir. Cette considération m'engagea à prendre chaque jour quatre gros de kina en substance, que je fus obligé de cesser quatre jours après, me sentant très-incommodé pendant l'usage de ce médicament.

Le neuvième, pas de changement sensible, envie irrésistible de me lever pour voir la campagne; je reste levé une partie de la journée.

Le dixième, pouls fréquent, amaigrissement déjà considérable, légère gêne à l'épigastre par une grande inspiration, soif modérée, langue nette et humide, ventre libre. (Cessation du kina, boissons délayantes.) La nuit, sueurs abondantes.

Le onzième, pas de changement marqué. (Même prescription.)

Le douzième, j'avais, dit-on, le visage très-altéré, et j'éprouvais quelques secousses convulsives légères dans les extrémités inférieures. (Un potage, un peu de vin pur; infusion de tilleul.)

Le treizième, calme dans le jour, nulle douleur, soif modérée, pouls fréquent, faible; une selle. (Continuation de l'infusion de tilleul.) Vers le soir, délire qui se calme quatre à cinq heures après; mais sentiment de faiblesse extrême, sécheresse à la bouche; insouciance de la vie. Je m'endormis, persuadé que je mourais. Trois ou quatre heures de sommeil.

Le quatorzième, pouls un peu relevé, moins fréquent; langue nette et humide; de l'appétit. Je me sens mieux, quoique extrêmement faible. (Deux bouillons, un peu de vin.) Sommeil plus long et tranquille.

Le quinzième, apyrexie presque complète, nulle douleur, une selle. (Deux bouillons, un peu de viande à déjeûner.) Nuit bonne.

Le seizième, apyrexie complète; je me lève un peu dans la

journée ; je veux me faire la barbe, et je n'y parviens qu'avec difficulté. (Un peu plus d'alimens.)

Les dix-septième et dix-huitième jours, continuation du mieux. Enfin, jusqu'au vingt-quatrième jour, j'allai toujours en reprenant des forces et de l'appétit. Il ne me resta qu'une surdité assez incommode, qui dura près d'un mois après ma maladie.

Le vingt-cinquième, je fus me promener, et j'eus même assez de force pour aller jusqu'à notre vieux château visiter quelques soldats qui avaient eu des rechutes pendant ma maladie.

Six jours après, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Malaga, qui est à vingt-cinq ou trente lieues de Loxa, et je fus en état de supporter la marche.

Telles sont les observations, que je pourrais multiplier à l'infini ; mais comme elles présenteraient toutes à peu près les mêmes symptômes et le même traitement, je vais passer au traitement général, dont je dirai peu de chose, pour les raisons que j'ai énoncées plus haut.

Dans l'espace de temps que je passai dans cet endroit, les soins de la médecine furent, pour ainsi dire, nuls ; et le peu de ressources qui étaient en mon pouvoir rendirent le traitement d'une grande simplicité. Il se bornait à donner quelques consolations aux malheureux malades, à les tromper sur leur triste position, en leur faisant entrevoir un avenir plus heureux, et un prompt retour dans leurs foyers.

Les procédés les plus salutaires, et qui m'ont le mieux réussi, sont les fumigations. Il m'était facile de les renouveler souvent, par la grande quantité de vinaigre qui m'était accordé ; mais je répugnais à ce moyen, en ce que ces sortes de fumigations ne sont, pour ainsi dire, d'aucune utilité ; elles n'ont d'autre avantage que de masquer l'odeur, et j'ai cru remarquer qu'elles devenaient nuisibles en provoquant la toux ; ce qui me détermina à faire usage du procédé de M. *Guyton-Morveaux*, dont j'ai déjà parlé. La paille sur laquelle couchaient les soldats était renouvelée autant

que possible. Je faisais laver fréquemment mes malades avec de l'eau et du vinaigre, ce qui m'a parfaitement réussi. A tous ces moyens de salubrité je joignis des boissons toniques, telles que la limonade vineuse, le vin pur même, et de fortes décoctions de quinquina, qu'on me fournissait abondamment. Je permis aussi de faire usage de tous les fruits acides, tels que, grenades, citrons, oranges, qui se trouvaient en grande abondance dans les environs de Loxa.

Parmi les malades que j'eus à soigner, il se manifesta chez plusieurs des escharres gangréneuses, résultant d'un état adynamique des plus prononcés; je les combattis autant que mes moyens me le permirent; c'est-à-dire, en appliquant sur les parties affectées des décoctions de sauge, de romarin, de lavande, et autres plantes aromatiques que j'avais à ma disposition, ou en les recouvrant avec des plumasseaux saupoudrés de quinquina, et trempés dans le vin chaud.

Ce traitement, comme il est facile de le voir, fut presque tout hygiénique; j'en retirai néanmoins de très-grands avantages; car, j'eus la satisfaction, six semaines après notre arrivée dans ce château, de voir la plus grande partie de mes malades en état de partir pour une nouvelle destination; ils furent d'abord envoyés à Malaga; de là, dans les îles Baléares, où j'eus encore l'occasion d'observer (à Cabréra), conjointement avec M. *Auguste Thillaye*, mon collègue et mon ami, la même maladie, présentant toujours des symptômes adynamiques, comme caractères principaux.

Ici se borne ce que j'avais à dire sur le typhus observé à Loxa. Je ne puis me dissimuler qu'un sujet aussi difficile convenait peu à mes faibles moyens; mais quel est le candidat qui n'oserait se présenter devant ses juges, lorsqu'il les entend tous les jours applaudir le zèle de leurs élèves, et encourager leurs efforts? Qu'il me soit permis, dans cette circonstance, d'emprunter le langage d'un

des plus célèbres professeurs de cette école, qui, dans son discours d'ouverture, s'exprimait ainsi :

« Malgré les malheurs des circonstances, un assez grand nombre de « dissertations inaugurales, dignes d'être distinguées, ont été pré- « sentées par les candidats au doctorat; nous n'en citerons par- « ticulièrement aucune ; nous ne voulons pas qu'un oubli involon- « taire puisse être attribué à un jugement peu favorable; mais « nous dirons que plusieurs candidats ont choisi pour sujet de « leurs thèses les épidémies mêmes qu'ils ont observées dans les « camps, dans les villes assiégées, et au milieu des circonstances « les plus pénibles de la guerre, et les plus laborieuses. Nous dirons « que ces descriptions sont, en général, bien faites, caractérisent « un esprit d'exactitude, et une bonne habitude d'observation. « Plusieurs autres ont été composées dans l'obscurité des prisons, « et sur une terre étrangère et ennemie. Elles présentent des con- « ceptions ingénieuses, et soutenues par une instruction étendue « et solide. On y voit avec plaisir l'incomparable activité de cet « esprit français qui s'élève avec gaîté au-dessus de l'infortune, « qui semble jouer avec les privations, et se plaire à défier les « tourmens et la misère. »

De semblables éloges ne m'appartiennent pas; je les laisse à ceux qui les ont plus légitimement mérités; seulement, je m'estimerai trop heureux, si ce premier essai dans la carrière médicale est accueilli par mes juges avec toute l'indulgence dont ils sont susceptibles.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

II.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

III.

Lassitudines sponte obortæ, morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Ubi in febre non intermittente difficultas spirandi et delirium fit, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 50.

V.

In febre non intermittente, si labium, aut supercilium, aut oculus, aut nasus pervertatur, si non videat, si non audiat, corpore jam debili existente, quidquid horum fiat, in propinquo mors est. *Ibid.*, *aph.* 49.